



HAL
open science

Vieillesse et temps de l'attente

Julien Lamy

► **To cite this version:**

Julien Lamy. Vieillesse et temps de l'attente. Pierre Ancet; Noël-Jean Mazen; France Mourey; Pierre Pfitzenmeyer. Vieillir dans la dignité: un combat pour demain, Les Editions Hospitalières, pp.89-98, 2009, Les Chemins de l'éthique, 978-2-84874-122-2. hal-01831337

HAL Id: hal-01831337

<https://hal.science/hal-01831337>

Submitted on 5 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VIEILLISSEMENT ET TEMPS DE L'ATTENTE.

Julien LAMY

ATER, Université Lyon 1

Doctorant en Philosophie, Université Lyon 3

julien.lamy@yahoo.fr

« Parce que l'attente est constitutive de la conscience, nous attendons toujours ; et c'est cette irrépressible attente dont nous éprouvons l'inanité dans l'ennui de n'avoir rien à attendre. Cette attente sans objet, cette intransitive attente, nous laisse donc face au monde comme devant un désert que borne à l'horizon ce qui ne laisse plus rien à attendre. C'est ce qui fait de l'ennui aussi bien un tête-à-tête avec l'absolu qu'un face à face avec notre propre mort ».

Nicolas GRIMALDI¹

Le vieillissement en question.

Considérer la personne âgée nous confronte à la question de la nature du vieillissement, compris comme une **expérience** de soi devenant l'objet de préoccupations pour l'individu à partir d'un certain âge de la vie. Le vieillissement se caractérise ainsi par une durée dans laquelle nous faisons l'expérience de l'usure et de la déchéance, nous confrontant à la perspective de la **finitude**, c'est à dire de la réduction du champ des possibles et de la limitation de notre expérience, dans l'horizon de la mort. De sorte que nous sommes conduits à penser que le vieillissement implique un changement dans l'ordre des représentations du sujet, qu'il s'agisse du rapport à soi, aux autres, à la société ou au monde en général. Tout se passe comme si la personne âgée faisait l'expérience d'une modalité particulière de la condition humaine, devant être considérée dans sa spécificité. Mais je pense qu'une telle perspective comporte en elle-même le risque d'une

¹ GRIMALDI, Nicolas, « Vivre avec la mort », in *Traité de la banalité*, Paris : PUF, 2005, p. 284.

dérive discriminatoire, dont la conséquence la plus fâcheuse serait de faire du vieillissement une **situation limite** de la condition humaine. Sous prétextes de ménager une place spéciale à la vieillesse dans l'ordre de l'expérience humaine de la vie, pour rendre par exemple sensible la nécessité d'une attention et d'un soin particuliers envers les personnes âgées, on rend possible, dans le même temps, une forme de discrimination pernicieuse, au moins au niveau des représentations, qui peut conduire à l'exclusion ou à l'isolement, voire à un déni de la dignité de la personne âgée.

Or, de même que les questions de la naissance, de la souffrance, de la sexualité ou encore de l'autre permettent de situer un cadre anthropologique, la question du vieillissement nous invite à réfléchir sur la condition de notre humanité, dont nous pouvons tenter de dégager des éléments constitutifs à partir du **vécu temporel** de l'attente. Il s'agit de mettre évidence que l'expérience de la vieillesse ne renvoie pas à une dimension « extraordinaire » de l'humaine condition, diminuée et vulnérable par opposition aux autres âges de la vie, qu'il s'agisse de la vitalité de la jeunesse ou de la force tranquille de la maturité. C'est pourquoi je pense que l'expérience du vieillissement requiert toute notre attention ainsi qu'une réflexion plus fine, car la personne âgée déroge moins à la « normalité » de notre condition humaine qu'elle ne la manifeste dans toute sa présence.

Cependant, s'il n'y a pas de psychologie unique du vieillissement, étant donné que chaque individu ressent différemment le temps qui passe en lui et hors de lui, ne peut-on pas identifier une constante temporelle du vieillissement dans l'idée de **temps de l'attente** ? Quelles seraient alors les caractéristiques de ce temps de l'attente ? Faut-il le comprendre comme contraire au **temps de la vie**, considéré comme anticipation, projet et souci ? S'agit-il d'un **temps suspendu**, dégagé des urgences concrètes et des découpages temporels liés à l'existence sociale ? Par ailleurs, dans quelle mesure le temps de l'attente permet-il de configurer la réflexion sur l'expérience vécue du vieillissement ? Le **temps de vieillir** est-il nécessairement un temps de l'attente, c'est à dire un vécu temporel marqué par l'appréhension de la mort ? Ne peut-il pas au contraire et en retour nous permettre de caractériser le temps de la vie, ce qui impliquerait une conception généralisée de l'attente et du souci ?

Vieillesse et temporalité : l'attente, le souci, la préoccupation.

Dans notre société contemporaine, la vieillesse se trouve bien souvent stigmatisée dans son être propre et reléguée à une forme peu enviable de l'existence. C'est ce que souligne par exemple Monique Bydlowsky : « Notre société, qui aime tant la jeunesse et surtout la vie active, paraît saisie d'un déni collectif concernant la vieillesse et la mort qui suivent naturellement »². Il semble en effet que l'« activisme » moderne soit une valeur commune largement partagée, véhiculée notamment par les médias et les représentations sociales. La surdétermination de l'activité professionnelle, comme valeur sociale dominante, n'en est qu'une manifestation parmi d'autres. On constate par ailleurs que même le loisir et le temps libre sont devenus les occasions d'une activité débordante. L'exemption provisoire du travail et de l'action, l'affranchissement temporaire du souci des affaires quotidiennes et des contraintes liées aux nécessités vitales ne sont plus valorisés comme l'occasion d'un changement dans l'ordre des activités, ouvrant sur un temps de libre réflexion ou de repos. Le temps libre doit être un « temps plein », jamais un « temps mort ».

Dans ce contexte « activiste », la vieillesse ne peut apparaître que sur fond d'une non-valeur ou d'une moindre valeur et le vieillissement comme un processus néfaste, voire maléfique et maléfique. Il faudrait lutter contre le vieillissement, par un certain nombre de stratégies et de techniques de soi, pour tenter de conquérir une jeunesse et une vitalité sans fin. Un tel fantasme semble d'ailleurs rendre manifeste tout un imaginaire de la « vitalité permanente » et de la « santé parfaite », une utopie de la « vie pleine » sans temps mort ni repos. C'est ce que semble véhiculer notamment l'impératif actuel d'être un « senior » dynamique, un individu toujours actif indépendamment de l'âge, qui ne renonce pas à l'affairement des activités économiques et sociales pour une vie tranquille retirée dans la sphère privée du foyer.

Cependant, ces quelques remarques ne doivent pas nous leurrer et il semble nécessaire de nuancer ces considérations préliminaires. Car on ne peut en effet que constater un décalage entre les mots et les choses, entre le discours idéologique ambiant et l'expérience concrète

² Monique Bydlowsky, citée in MALZAC, Perrine, « Le sujet âgé », in *Forum de l'espace éthique méditerranéen*, N°8 : « Dossier Alzheimer », Janvier 2004, p. 12.

des individus. Derrière le voile de Maya de la jeunesse permanente, inscrit au cœur de représentations sociales la plupart du temps implicites, on trouve bien souvent une réalité toute autre, qui est peut-être la véritable source de la **dénégation de la vieillesse** et de la peur qu'elle nous inspire : la dépendance, la vulnérabilité, la diminution de soi. Comme le souligne le Dr. Perrine Malzac, dans un dossier consacré à la maladie d'Alzheimer : « pour beaucoup encore, la vieillesse, c'est le temps de la dépendance. Le sujet âgé dépendant nous renvoie à l'image diminuée de la personne humaine, à la faiblesse et la finitude de notre condition. Il nous confronte à l'idée de la perte, perte de la force physique, perte de la mémoire, perte des capacités cognitives. Le sujet dépendant fait peur »³. Cependant il me semble que la vieillesse et la mort ne constituent pas une condition diminuée et donc honteuse de l'homme, mais sont constitutives de la condition humaine. Seulement, la personne âgée et le vieillissement nous confrontent à une manifestation tangible et intensifiée, à une « image grossie » de notre condition finie et mortelle, configurée par les deux pôles de la l'existence humaine que sont la vie et la mort, la natalité et la mortalité.

Si, pour le vivant en général, la mort est avant tout disparition, la vieillesse se présente au contraire à l'homme comme une façon dont la mort surgit parmi les vivants. La vieillesse est la manifestation phénoménale du processus de la disparition. Ainsi, en première analyse, le vieillissement nous renvoie bien à la mort prochaine, perçue comme événement dont le surgissement ne saurait tarder. La vieillesse nous rend plus sensible la **fuite du temps** et la **temporalité** de l'existence, alors qu'elles semblent dissipées dans la vie quotidienne et l'activité incessante. Peut-on en conclure pour autant que le vécu temporel de la personne âgée soit un temps de l'attente, notamment de la mort prochaine, par opposition au temps de la vie active ? Qu'entend-t-on exactement par ce vécu désigné comme temps de l'attente ? S'agit-il d'une expérience spécifique de la vieillesse ? Ou alors faut-il considérer le vécu humain du temps comme temporalité de l'attente, indépendamment de l'âge ? Pour tenter d'apporter des éléments de réponse à ces questions, l'examen du temps vécu ne pourra se réduire ici à la description psychologique du

³ Dr. MALZAC, Perrine, « Le sujet âgé », in *Forum de l'espace éthique méditerranéen*, N°8 : « Dossier Alzheimer », Janvier 2004, p. 12.

vécu subjectif, c'est à dire de la façon dont chacun appréhende subjectivement la fuite du temps. Ce serait une tâche non seulement démesurée – étant donné qu'il y a autant de vécus du temps que d'individus – mais aussi sans pertinence, dans la mesure où l'on se conteraient de cataloguer des cas particuliers. Il s'agit plutôt d'envisager le temps de l'attente du point de vue de la **temporalité du vécu** et de la **condition temporelle de l'existence**. Car il apparaît qu'une compréhension fine du vécu temporel ne porte ni sur le temps objectif (temps de la montre), ni sur le temps subjectif (sentiment interne de la durée), mais sur le « **temps existentiel** ». Au-delà de la description des vécus temporels des individus particuliers, il est nécessaire d'apporter des éléments de description de la structure temporelle du vécu humain, dont on pourra tirer des conséquences pour l'expérience de la vieillesse.

Dans cette perspective, afin de mettre en évidence le lien essentiel qui unit la **condition humaine**, la **mortalité** et la **temporalité** comme attente, je m'appuierai ici sur les grandes lignes de l'analyse de la quotidienneté et de la temporalité existentielle proposée par Martin Heidegger⁴, qui se déploie à partir de l'idée que la mort est constitutive de la réalité humaine. Pour Heidegger, la mort n'est pas essentiellement un événement objectif qui viendrait achever une série d'états, mais surtout la possibilité la plus extrême de l'homme. En tant que possibilité de l'homme, la mort se comprend essentiellement comme **mort propre**. Il s'agit alors de subordonner la mort comme fait objectif que l'on peut constater et déclarer (anonymat de la mort à la troisième personne et indétermination du « on meurt ») à la mort comme **catégorie de l'existence** qui configure notre expérience subjective du devoir disparaître (angoisse de la mort à la première personne et certitude absolue du « je peux mourir »). Or si la mort est une certitude de mon être propre, c'est que la réalité humaine est en son fond temporelle. Le temps n'est pas fondamentalement une réalité objective extérieure (cadre des événements du monde) ni une simple représentation interne du sujet (phénomène de la conscience). Compris comme catégorie existentielle, le temps est surtout un mode d'être de l'homme. C'est ce qui permet à Heidegger de penser la réalité humaine comme **inachèvement** et comme **attente originaire**.

4 Cf. HEIDEGGER, Martin, *Prolégomènes à l'histoire du concept de temps*, Paris : Gallimard, 2006 [1925].

Caractérisé par l'inachèvement originaire de son existence, l'homme se comprend comme anticipation de lui-même et comme tension vers l'avenir, comme cet être toujours au dehors de lui-même en quête de lui-même. C'est ce que Heidegger désigne par le **souci** et la **préoccupation**, qui se comprennent du point de vue de la quotidienneté comme le fait d'être concerné par le monde environnant et par les choses qui nous entourent. Nous existons dans un monde déjà là, auquel nous prenons part sans le décider.

La préoccupation se comprend donc aussi bien comme « repos de l'insouciance » (cessation des activités journalières) que comme « inquiétude préoccupée » (travail et action), étant donné que la cessation de l'affairement pratique signifie moins la disparition du souci que son expérience sur le mode de l'occupation libre et distraite. Par conséquent, si l'être de l'homme dans la quotidienneté se pense comme souci, quelques soient les âges de la vie, alors il n'y a pas de différence de nature entre le temps de la jeunesse et le temps de la vieillesse. Ces deux expériences des âges de la vie, bien que distinctes au regard de leur contexte objectif et du vécu psychologique des individus, se découpent sur fond d'une temporalité existentielle comprise comme attente et comme souci.

Par ailleurs, nous retrouvons dans l'expérience du vieillissement les deux niveaux de la préoccupation. Du point de vue la quotidienneté, la personne âgée vit en effet sur le mode ordinaire de la préoccupation, en tant qu'elle est concernée par le monde qui l'entoure, par ses proches, par ses relations sociales ou encore plus immédiatement par elle-même, par son corps, sa santé, sa vitalité, ses conditions matérielles d'existence. Mais la vieillesse nous renvoie aussi et surtout à l'expérience originaire de la préoccupation, marquée par l'**angoisse** comprise comme expérience de nous-mêmes dans notre nudité, nous révélant le sens de notre existence dans le monde. C'est me semble-t-il ce qui nous permet de comprendre la préoccupation récurrente du « bien vivre », reformulée dans l'idée de « bien finir sa vie » et de « vieillir dans la dignité ». Car l'expérience de notre être comme souci nous sensibilise à l'**urgence de la mort**, l'urgent⁵ n'étant pas seulement ce qui est **imminent** mais surtout ce qui est **éminent**, la vie bonne tout autant que la fin de vie. L'urgence introduit

⁵ Pour une analyse de l'urgence, cf. Jean-Philippe PIERRON, « L'urgence », in Hervé GUINERET (s. dir.) : *L'action : décider, délibérer, accomplir*, Ellipses, 2006 (pp. 114-128).

une position axiologique et des valeurs nous intimant de déterminer ce qui est essentiel et de reconfigurer l'ordre des priorités. C'est dans cette perspective que l'on peut comprendre la **valence symbolique**, tout autant que la **crystallisation affective** qui accompagnent les décisions concernant le dernier âge de la vie, affectant notre existence même ainsi que être intime dans sa profondeur et son dénuement.

Repenser la dignité de la personne âgée ?

En guise de conclusion, je souhaiterais revenir sur la question de la dignité de la personne âgée, dans la perspective ouverte par notre enquête sur l'expérience vécue du vieillissement.

Ainsi que nous avons essayé de le montrer au cours de cette étude, le vieillissement nous confronte de façon prégnante à la question de la temporalité de l'existence et nous rend manifeste le temps de l'attente comme vécu temporel constitutif de notre humaine condition. Toute expérience de la vie est pour nous grevée d'une attente originaire ouverte sur l'avenir, sans terme et déliée de tout objet particulier, qui se découpe sur le fond de la mort comme notre possibilité la plus fondamentale. Cependant, il nous faut ici esquisser une perspective critique quant aux résultats de l'enquête que nous avons menée. Il s'agit de souligner qu'une réflexion complète sur le vieillissement nécessiterait de coupler la question du **temps** à une réflexion sur l'habitation de l'**espace**, l'expérience du vieillissement semblant configurée par l'espace vécu tout autant que par le vécu temporel. Pour préciser cette question, il faudrait interroger le lien qui unit, au sein de l'expérience du vieillissement, le vécu temporel de l'attente et l'habitation de l'espace. On pourrait en ce sens se référer à une situation de plus en plus répandue dans les sociétés modernes, à savoir le placement de la personne âgée dans une **institution**, notamment dans le cadre de ce que l'on nomme « long séjour ». Cela nous permettrait d'examiner, à partir d'une enquête de terrain et de données sociologiques précises, dans quelle mesure l'inscription de la vie quotidienne dans une institution affecte notre existence, la **représentation** que nous en avons et la **valeur** que nous lui attribuons. Cette question est d'autant plus prégnante aujourd'hui que la fin de vie est généralement prise en charge dans le lieu anonyme de l'institution – généralement l'hôpital – et de ce fait expulsée hors du

foyer⁶. On est ainsi confronté à ce que l'on pourrait qualifier de **banalisation** de la mortalité tout autant qu'à un **déracinement symbolique** dont il est aujourd'hui difficile de mesurer l'impact et la portée pour la configuration de notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes. Car l'institution est un espace social dans lequel la sphère privée de la vie se voit totalement absorbée dans un espace public anonyme. Avec le passage en institution de la personne âgée, ce qui relève de l'intime se voit placé dans un espace où les choses sont montrées, devant témoins. Il en résulte dès lors l'idée d'**être exposé**, au double sens de ce qui est vu et de ce qui est menacé. Du point de vue symbolique, le passage en institution signifie ainsi pour la personne âgée que **l'intimité n'a plus de refuge propre**. C'est pourquoi le passage en institution peut être vécu comme un déracinement : quitter la sphère protectrice du foyer et de la famille, pour finir sa vie dans un lieu anonyme dans lequel nous n'avons pas d'histoire, c'est faire l'expérience d'une altération, voire d'une perte, de ce qui nous relie intimement au monde, aux autres et à nous-mêmes⁷.

C'est en ce sens que nous pouvons reposer la question de la **dignité de la personne âgée**. Il ne s'agit évidemment pas de dériver la dignité humaine de la condition de personne âgée, en considération de la vulnérabilité, de la dépendance ou du dénuement. Mais si la personne âgée est un miroir grossissant de notre condition temporelle et mortelle, finie et vulnérable, il nous faut peut-être cesser de penser la dignité de la personne dans le cadre exclusif de l'autonomie de la personne morale, fondée uniquement sur la raison, dans une perspective universaliste abstraite. Car notre existence humaine se joue dans une temporalité vécue et un espace habité, qui sont

⁶ Pendant longtemps, au contraire, un espace était aménagé pour la mortalité, ainsi que pour la natalité, au sein même de la maison. Comme le précise Hannah Arendt dans sa *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 1983, p. 103 : « le foyer était le lieu de la naissance et de la mort qui doit rester caché au domaine public parce qu'il abrite les choses cachées au regard ». Car « les quatre murs de la propriété privée offrent à l'homme la seule retraite sûre contre le monde public commun, la seule où il puisse échapper à la publicité, vivre sans être vu, sans être entendu » (p. 113).

⁷ Sur ce point, on peut souligner avec Gaston Bachelard que notre expérience première de l'espace vécu est celle de la protection et du refuge, « dans le giron de la maison ». En constituant un intermédiaire entre l'intimité et le dehors, la maison nous enracine dans un lieu aimé, par des valeurs affectives et imaginaires (dimension symbolique), ainsi que des souvenirs (histoire personnelle). Cf. BACHELARD, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris : PUF, 1957, notamment les chapitres I : « La maison. De la cave au grenier. Le sens de la hutte », et II : « Maison et univers ». On peut se reporter également à *La terre et les rêveries du repos : essai sur les images de l'intimité*, Paris : José Corti, 1948, surtout le chapitre IV : « La maison natale et la maison onirique », pp. 109-145.

constitutifs de notre **humanité**. De ce fait, l'occultation de toute « situation » de la dignité de la personne humaine ne peut que conduire à une abstraction creuse, à une humanité sans lieu ni temporalité. Dans ce contexte, la question de la fin de vie et de la mortalité, replacée dans la perspective de la temporalité existentielle et de l'habitation de l'espace, nous sensibilise à une forme de **barbarie moderne** que rend manifeste notre rapport à la vieillesse. Il me semble en effet que le déni contemporain de la personne âgée renvoie à un déni possible de l'humain, à une violence sournoise et pernicieuse qui ne dit pas son nom, qui s'inscrit dans l'horizon du repli de l'individu sur lui-même et sur le présent immédiat, sans considération pour l'avenir (nouvelles générations, transmission d'un héritage) ni pour le passé (rapport aux anciennes générations, conservation du patrimoine humain). Dès lors, à travers le **déni de la vieillesse**, non seulement nous touchons à de nouvelles formes du **divertissement** au sens pascalien⁸, mais nous débouchons aussi sur un oubli ou un **travestissement de l'humain**. Dans l'occultation de notre condition temporelle et habitante, nous nous masquons notre condition à la fois précieuse et précaire au sein du monde.

⁸ Cf. PASCAL, *Pensées*, section I : Papiers classés, VIII : Divertissement, in *Œuvres complètes*, Paris : Seuil, 1963. Pascal explique notamment : « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de ne point y penser » (133-168, p. 516). Et de préciser : « L'unique bien des hommes consiste donc à être divertis de penser à leur condition ou par une occupation qui les en détourne, ou par quelque passion agréable et nouvelle qui les occupe, ou par le jeu, la chasse, quelque spectacle attachant, et enfin par ce qu'on appelle divertissement » (136-139, p. 516).